

**« C'EST UN TRUC QUE J'AI JAMAIS COMPRIS », CECI
EST UN INDICE DE L'ACTIVITÉ**

Inventer des formes pour penser autrement

Christine Castejon

« L'acte physique élémentaire consistant à ouvrir une bouteille de vin a apporté davantage de bonheur à l'humanité que tous les gouvernements de l'histoire de la planète » (Jim Harrison, 2002).

En début d'année 2015, était organisé à Lille un colloque intitulé : « L'activité en débat. Dialogues épistémologiques et méthodologiques sur les approches de l'activité »¹. Les actes en sont partiellement publiés mais on n'y lit pas (encore) les débats qui ont réuni en trois fois des représentants « des grands courants théoriques de l'analyse de l'activité »². Le titre même du colloque le dit : il y a besoin de débats, « l'activité » étant un concept disputé. Il n'est qu'implicite que ces débats n'existent quasiment pas. Qu'on soit chercheur ou praticien, on s'inscrit dans un courant théorique (une « approche »), généralement le fruit d'une rencontre, et dans le meilleur des cas on travaille pour soi-même, si possible dans un collectif, sur la conceptualisation de l'activité telle qu'elle se développe dans ce courant.

¹ Initiative du laboratoire CIREL de l'Université de Lille 3- introduction par Patricia Remoussenard et Fabienne Maillard. 14-15-16 janvier 2015.

² Le colloque a mis en œuvre une idée très appréciée : trois tables rondes au fil du colloque entre Jean Marie Barbier, Yves Clot, Marc Durand, Patrick Mayen, Yves Schwartz.

Dans la conceptualisation développée du côté de ce qui a pris pour nom « ergologie », l'apparition progressive (ou progressivement remarquée) du postulat que « nous sommes tous des êtres d'activité »³, retient mon attention comme un formidable pourvoyeur de réflexions. Ce que je poursuis c'est le sens (la portée, la valeur...) de cette affirmation, prise de position dans un débat sur l'être humain, affirmation de nature anthropologique dont l'envergure est loin d'être toujours perçue dans les disciplines mobilisées aujourd'hui pour soigner le travail, lequel en a bien besoin.

La rencontre *Étonnants Travailleurs. Voyage au cœur de l'activité* qui s'est déroulée en octobre 2015 apporte à sa manière une pierre au débat. À sa manière parce qu'il s'est agi d'organiser une initiative dont la notion d'activité était le centre mais pas, comme on a pu le voir ailleurs, à titre de concept. Pas une manifestation scientifique donc, et pourtant une rencontre dont nous espérons qu'on en sortirait en sachant mieux de quoi on parle, lorsqu'il est question d'activité au sens ergologique.

Cet article ne rendra pas compte de l'événement proprement dit. Si le terme de « happening » convient encore c'est parce qu'il fallait y être pour engranger ce sentiment d'avoir partagé un jour et demi « spécial » qu'un article ne peut pas faire revivre⁴. Un peu comme le diront sans doute un jour les participants à la Nuit Debout, ceux de la place de la République à Paris et ailleurs. Toutes proportions gardées, car la Nuit Debout est sans conteste un événement de bien plus grande portée, notamment parce qu'il dure. Mais le rapprochement n'est pas hasardeux. Il y a, me semble-t-il, des ressemblances de l'un à l'autre. En pleine écriture de l'article parallèlement aux Nuit Debout, cette idée me traverse souvent l'esprit pour des raisons qui émergeront ici et là.

Le propos tenu ici se veut une tentative d'explication réflexive sur la possible singularité de l'événement, Qu'est-ce qui s'est produit dans ce que l'un des participants a appelé « un intense moment

³ « Nous sommes tous, comme êtres humains, en proie à des débats internes, des "débats de normes", plus ou moins visibles aux autres et à nous-mêmes, plus ou moins invisibles aussi. » (Schwartz, 2009, p. 221).

⁴ On peut écouter sur le blog *Étonnants Travailleurs* la dernière séquence consacrée au « bilan » de cette journée. Environ une heure et demie d'écoute.

d'activité » ? Et dans ce verbe si souvent devenu substantif, « produit », il faut entendre la double dimension du processus et du résultat.

L'article n'est pas un écrit collectif. Au démarrage du processus évoqué ici, son auteur a réuni des individualités qui ont constitué un « groupe de fabrication » initiateur d'une rencontre devenue objet et enjeu collectifs. Les réflexions qui ont suivi l'événement restent liées aux préoccupations de chacun, à ce que j'appellerai les interprétations existentielles de chacun. Mais du collectif s'est aussi construit, qui fait de cet article un élément de patrimoine commun. Deux aspects, au moins, me semblent dès l'origine entièrement partagés, et confirmés par l'événement.

D'abord : À quoi voulait s'affronter l'initiative ? À une certaine façon de parler du travail, qui domine aujourd'hui, malgré le courant ergologique, et qui précisément ne donne pas bien sa place au concept d'activité parce qu'on y montre de préférence des travailleurs accablés. Qu'il y ait de quoi être accablé ne fait pas de doute. C'est l'unilatéralisme du propos qui est en cause, son absence de dialectique. Si l'on est accablé, c'est que l'on tient à quelque chose qui d'une certaine façon survit, ou se bat pour survivre. Le groupe était d'emblée d'accord sur l'intérêt d'une « prise de parole », qu'il faut entendre au pied de la lettre, sur ce qui tient à cœur à chacun d'entre nous.

À partir de là : il y avait à chercher et expérimenter une « forme » pour cette prise de parole en adoptant l'hypothèse que le pourquoi et le comment vont de pair, alors que sont fréquents les événements où l'objectif s'éteint dans le dispositif censé le réaliser, où le pourquoi finit étouffé par le comment.

À l'encontre de ce qui se lit souvent, la partie sur la forme de l'évènement précèdera, ici, la partie sur ce qu'il visait, pour engager le lecteur sur l'idée que l'un et l'autre relèvent d'un même mouvement, d'une même perspective. On pourra discuter de savoir si ce qui suit parle bien de la « forme » de l'initiative. Ce sont autant d'éléments qui ont donné à *Étonnants Travailleurs* sa configuration, jusque dans les détails. C'est en ce sens-là que nous parlons de forme pour soutenir que celle-ci non seulement n'est jamais annexe mais donne son sens

véritable à l'action. L'article veut proposer des réflexions sur ce que cette forme/configuration nous a permis de faire, ou pas.

1. « Étonnants Travailleurs » : et avant ? D'une idée à un projet

« Qu'est-ce que l'activité humaine ? Une vaste question... Comment faire que cette question qui, par définition, concerne tout le monde ne soit pas discutée par les seuls "spécialistes" ?

Ce n'est pas une réponse que nous proposons, c'est une expérience à faire ensemble.

Pas de discours sur l'activité mais la capture dans nos activités respectives de petits moments, qui peuvent être une remarque, une pensée ou un acte qui vous a surpris-e, une phrase prononcée par vous-même ou quelqu'un d'autre, un geste, un choix que vous faites ou avez fait, bref "quelque chose" qui parle de ce qui vous importe... puisque vous venez en parlez !

Vous pouvez les choisir dans une activité de travail, militante, sportive, bénévole, dans votre métier actuel ou ancien, peu importe...

Une vingtaine d'entre nous, très divers, ouvriront des séquences successives de discussion. Chaque situation mobilise l'attention pendant 15 minutes en tout : sa présentation dure quelques minutes et la suite est laissée au débat. Au fil de la journée et demie la discussion se colorera et s'animera de tous les échanges précédents.

Pour que ce débat se lance dès la première intervention, nous demandons que tout le monde s'y prépare : soit à dire ou présenter, soit à réfléchir à ce qu'il pourrait dire s'il avait envie de présenter à son tour, même s'il ne le fera pas. »

Tel était le « contrat » passé avec la soixantaine d'« Étonnants Travailleurs » (par la suite : E.T., prononcé à la Spielberg) qui ont participé à ce que les organisateurs ont aimé appeler, au long des mois de préparation, le *happening* des 9 et 10 octobre à la Dynamo de Pantin. Le texte précité est celui du courriel adressé à tous les inscrits quelques jours avant le rendez-vous. Au moment où ils/elles reçoivent ce courriel, les futurs participants.e.s ont eu un ou plusieurs contacts

avec l'un.e des organisateurs/trices. Il s'agit alors d'adresser un dernier « prescrit », court et unifiant, alors que le groupe de fabrication reste incertain du fait que tous-toutes aient entendu la même invitation. On expliquera dans un second temps pourquoi cette incertitude. Faisons ressortir d'abord les implicites de ce message.

1.1. Le cahier des charges

On peut lire point par point dans le courriel qui vient d'être cité les attentes des organisateurs à la veille du happening.

1.1.1. L'activité humaine est une question complexe. Pour autant elle n'est pas [seulement] question de spécialistes

C'est l'angle singulier de l'initiative, le postulat sur lequel tout le reste s'appuie. L'appel initial était construit autour de cette idée que nous sommes tous des êtres d'activité (sous la forme « *Quand on travaille, en toutes circonstances, on pense, on ressent, on invente, on évalue, on fait des choix, on trouve des solutions pour surmonter les obstacles* ») et qu'il vaut la peine de nous rencontrer à ce titre. Mais la manifestation signifiait plus : si nous sommes tous des êtres d'activité, pourquoi ne pourrions-nous pas saisir cette activité en nous sans passer par un arsenal théorique qui prétende nous expliquer ce qu'est l'activité ?

C'est peut-être impossible. Venir parler publiquement de son activité supposerait, nous a-t-on dit, de savoir *de quoi* on parle. Oui, mais s'il faut d'abord savoir ce qu'est l'activité, sur le plan théorique, avant d'en parler, on laisse ce privilège aux « spécialistes », pourtant introuvables. Incontestablement, E.T. n'est pas une initiative de nature académique, qu'on parle de l'académie universitaire ou d'une académie qui regrouperait les professionnels de l'activité des autres. C'est une initiative de gens qui cherchent. Et qui ont fait cette hypothèse : on peut s'entraîner à définir de quoi on parle en faisant l'exercice d'en parler. Il faut pour cela miser sur nos différences. En nous écoutant les uns les autres parler de ce que nous pensons être de l'ordre de l'activité, nous pouvons approcher une définition de l'activité.

Absurde, nous ont dit clairement au moins un chercheur et un professionnel de l'analyse du travail. Entendre cette certitude affirmée par deux fois ne donnait que plus de sel à l'expérience.

1.1.2. Une expérience, une initiative dont on ne cherche pas à anticiper les résultats

Est-il possible de monter un projet qui ne demande pas qu'on justifie qui on est, pour qui « on roule », vers quoi on veut « tirer » ou « pousser » les participants ? La question est venue souvent mais il s'est trouvé suffisamment d'interlocuteurs pour accepter de ne pas recevoir de réponses immédiates et d'apporter cependant un soutien à la fois financier et heuristique à une initiative expérimentale⁵.

1.1.3. « *Quelque chose qui parle de ce qui vous importe* »

Comment « attrape »-t-on l'activité ? Des morceaux, des fragments, quelques grammes, des bulles, des flagrants délits : les mots (les métaphores) ont flotté pour tenter de fixer l'objectif qui tous engageaient à la brièveté de l'intervention le jour J⁶. Encore qu'on puisse parler très longuement d'un tout petit moment, les analystes du travail le savent. Mais il ne s'agissait pas d'« analyse de l'activité », seulement de « montrer », ou de faire entendre, un choix fait en situation. Une décision qu'on prend, une surprise qu'on éprouve. À exposer en quelques minutes seulement parce qu'une intervention plus longue aurait conduit à ce que chacun entende « activité » au sens de « activité de travail », c'est-à-dire ce qu'on fait, sa mission, son métier, sa fonction, et en fasse un récit. Ce n'était pas un récit que nous demandions mais quelque chose qui évoque plutôt « le cœur de l'activité » comme le disait le titre, c'est-à-dire ce qui dans l'activité est difficile à dire, à expliquer, à partager. Un accès au « non-manifeste » qui se manifeste pourtant dans l'activité. Quel embarras d'assumer le flou de la demande !

⁵ Les soutiens qui ont rendu possible « Étonnants Travailleurs » : Alternatives Ergonomiques, CIDECOS, la Société Internationale d'Ergologie, l'association Terrain, l'Institut de recherche de la FSU.

⁶ Gilbert Conil, l'un des *Étonnants Travailleurs*, a raconté et complété cette expérience dans un article. Il note joliment : « *Ayant peut être mesuré, à quelques jours de l'événement, que les intervenants se répandaient dans un réel attisé par la perspective de la rencontre, le dernier message parlera de quelques grammes d'activité, certainement pour éviter que nous en fassions des tonnes* » (2015, p. 153).

1.1.4. L'activité ne se résume pas au travail salarié

Une sorte d'évidence quand on navigue professionnellement dans les eaux des études sur ce sujet mais le vocabulaire quotidien le dit sans s'en rendre compte : « activité de travail », « activité bénévole », « activité syndicale », « activité ménagère », « activité d'écriture », autant de syntagmes qui montrent « activité » comme un mot commode. Le double titre de l'initiative, *Étonnants Travailleurs* et *Voyage au cœur de l'activité*, était une façon de dire que la seconde, l'activité, anime le travail. Cela signifiait une « certaine idée » de l'activité, à défaut d'un concept clairement formulé.

1.1.5. De la succession des interventions, et de leur frottement, émergera...

C'était le contenu même de l'expérience : essayons de parler de notre activité, d'en capter les traces, et l'on verra ce qui se dégage de la succession de propositions. Avouons que le projet était au départ plus ambitieux, ou plus prétentieux : « *Venus de tous milieux, porteurs d'expériences différentes, évoquant ce moment de façon drôle ou saisissante, inattendue ou décalée, nous réfléchissons ensemble à construire des passerelles entre ces questions au cœur du travail : le langage, l'activité, la production des savoirs... Nous composerons un récit qui raconte un voyage : celui de ces étonnants travailleurs, un récit qui nous démontre que le travail est, véritablement, une question philosophique !* », disait l'appel initial. Le courriel final, que nous avons reproduit plus haut, est beaucoup plus vague sur ce qu'est censé produire la rencontre. Le pari était cependant le même : faire ressortir que, quoique que fasse chacun d'entre nous, nous sommes aux prises avec des « ingrédients » similaires.

1.1.6. Une initiative à laquelle on n'assiste pas en spectateur

C'était l'un des objectifs les plus difficiles à atteindre parce que, en quelque sorte, contre-culturel. Les participants auraient été beaucoup plus nombreux si nous, organisateurs, avions accepté que certains « viennent voir », viennent partiellement. Nous avons demandé ce que ces temps de zapping ne cherchent plus à obtenir : modestement, un jour et demi de disponibilité totale. Autant dire un

siècle, par les temps qui courent, si l'on ajoute le fait de venir sans savoir ce que l'on vient chercher ni ce qu'on va trouver.

La participation à l'initiative dans son ensemble était essentielle parce qu'elle conditionnait le fait que tous les participants soient en réciprocité d'écoute, contrairement à tant d'initiatives où des « leaders » (c'est vrai dans la science comme dans la politique) viennent dire le vrai et n'ont pas le temps d'écouter les autres. « *Il n'y aura pas des sachants et des sachets* », dit un membre du groupe de fabrication. Le respect d'une parole qui peut toucher à l'intime, au difficile à dire, supposait que les participants ne soient pas en « visite » sur une partie de la rencontre. Il a donc été demandé à tous, avec insistance, d'être partie prenante de toute l'initiative, sur une durée pas si longue, permettant néanmoins de « se poser », de s'installer dans l'échange. À tous, également, il était en outre demandé de faire l'exercice que certains seraient amenés à faire à haute voix : capturer un moment de leur propre activité. Ainsi pouvions-nous à la fois faire face à d'éventuelles absences de dernière minute, qui ne se sont pas produites, et improviser si nécessaire des prises de parole supplémentaires. Mais l'hypothèse sous-jacente était qu'on écoute différemment un exercice qu'on s'est préparé à faire soi-même.

1.2. La préparation de la rencontre

La préparation de l'initiative a démarré par une réunion d'une journée, en décembre 2014, d'un groupe de personnes qui ne se connaissaient pas entre elles pour la plupart mais dont je pensais qu'elles avaient toutes les raisons de « s'entendre », dans tous les sens du terme. De ce groupe pressenti, tous ceux/celles qui ont participé à la première journée dans sa totalité sont restés dans l'aventure⁷. Le groupe s'est réuni ensuite quatre fois en neuf mois de préparation, dans les mêmes conditions (une journée entière). À deux moments, l'avancée de la réflexion a été ponctuée par la rédaction d'une note précisant un peu plus vers quoi nous nous dirigeons. Ce qui suit est issu des traces écrites de la préparation dont le ton et la forme ne sont pas modifiés pour qu'on y entende si possible le « travail en progrès ».

⁷ Même si certains d'entre eux n'ont pu être présents les 9 et 10 octobre pour des cas de force majeure.

1.2.1. Qui sont les initiateurs et organisateurs ?

Le « groupe de fabrication » déjà évoqué, dit par certains « groupe de fabrigands », était (et reste) composé d'une douzaine de personnes d'horizons divers, « spécialistes » ou non des questions du travail : consultants, formateurs, fonctionnaires, retraités, en recherche d'emploi, syndicalistes, militants, chercheurs, expérimentés ou non, de toutes générations, membres de réseaux et d'associations multiples, pratiquant ou pas un sport, une activité artistique ou artisanale, d'origines géographiques diverses. Les membres du groupe ne frayent pas tous avec l'ergologie, ni même avec une perspective théorique sur le travail. Ils partagent en revanche l'idée, ou sont prêts à la partager, qu'on a besoin de parler du travail autrement qu'en termes de souffrance et de plainte.

Toutes les réunions ont été prélevées sur l'activité « normale » de chacun, ce qui supposait que tous aient une certaine liberté de mouvement. Il est certain que cela limitait le profil des participants mais on peut aussi en tirer le constat que cette liberté existe, pour différentes raisons, et qu'elle est précieuse⁸.

1.2.2. L'objectif initial

La première note, en mars, disait : Réunir une centaine de personnes d'horizons encore plus variés [que le groupe de fabrication]. Parmi eux une vingtaine, représentant la diversité recherchée, serait appelée à évoquer pendant quelques minutes un « morceau » de leur activité, un « geste » qu'ils font régulièrement ou qu'ils ont fait une seule fois, mais dont la particularité est que *seul celui qui le fait est à même de dire pourquoi il le fait*. Par ce biais sera[it] recherchée la discussion sur ce que nous mobilisons de nous-mêmes dans le travail et sur ce que nous apprend, ou nous suggère, le fait de parler du travail comme nous allons le faire. Il n'était donc pas seulement question de « témoignages »⁹ mais aussi de débats sur le travail.

⁸ Cela fait partie des remarques qui s'imposent aussi à regarder vivre le mouvement Nuit Debout. Il y a de quoi réfléchir au fait que le système produit ce qu'il déteste le plus : des gens qui n'ont pas d'autre choix et possibilité que de s'auto-organiser.

⁹ À noter que nous n'avons jamais trouvé le terme qui nous conviendrait pour évoquer ces intervenants. Les E.T. ne sont pas seulement ceux qui évoquaient ce moment d'activité, ce sont par définition toutes les personnes présentes. La question reste ouverte.

La note était plus précise sur l'inspiration de l'initiative, issue de l'ergologie comme courant théorique assumé par quelques membres du groupe, à travers le souhait de mettre à l'épreuve le concept de « débat de normes » en « vérifiant » que :

« [...] il nous faut jour après jour, préférer. Travailler, c'est sans cesse trancher de multiples débats, sous peine de rester paralysés devant la tâche. Mais préférer, c'est débattre avec nous-mêmes, c'est argumenter en valeur, que ce débat soit clair ou en pénombre, quant à notre "usage de nous par nous-mêmes" » (Schwartz, 2014, p. 6).

Un texte-projet a été élaboré sur la base des discussions du groupe. Ce texte a circulé pour faire connaître l'initiative, mais au-delà de l'effet de ciment du projet qu'il a pu créer dans le groupe, il n'a sans doute pas été utilisé largement. Le bouche-à-oreille, la circulation orale donc, a été le vecteur largement privilégié pour parler (c'est le cas de le dire) du projet. Le texte a surtout servi à planter le décor, sans déclencher en lui-même, sous réserve d'inventaire, l'envie de venir. Il reste cependant le manifeste du Groupe, l'horizon de l'initiative *Étonnants Travailleurs*¹⁰.

1.2.3. Quelle forme concrète aura(it) la rencontre ?

Nous ne le savions pas encore précisément, disait la note du mois de mars. Elle serait en grande partie fonction des participants « qui vont s'y inscrire ».

En juin, la perspective se faisait plus précise : Chacune des interventions, de quelques minutes, serait au centre de l'attention et de la discussion pendant quinze minutes : cinq minutes pour « exposer », dix minutes d'échanges. Chaque fois il s'agirait de tenter d'aller « au cœur de l'activité », de ce moment de l'activité : mieux comprendre ce qui anime le geste, le choix, ce qu'il provoque, ou pas, ce qu'il veut signifier, etc.

C'est en discutant de la notion d'activité que le groupe a dégagé la forme de l'initiative. Le groupe l'a testé sur lui-même : en cinq minutes on peut dire quelque chose d'essentiel. Le groupe de fabrication a imaginé plusieurs formes pour assurer les conditions du

¹⁰ Il est reproduit ici en annexe mais on le trouve sur le blog créé pour l'initiative, lui non plus guère utilisé.

débat et adopter finalement la plus simple. Il a, entre autres, écarté une forme commune qui consiste à organiser des séquences où la parole est donnée à la salle après plusieurs interventions, au risque d'écraser certaines interventions au bénéfice de celle(s) qui paraissent plus ceci ou cela (plus fortes, mieux dites, plus interpellantes, plus contestables...). Le calcul était alors évident : compte tenu des pauses nécessaires et des dépassements probables, il y avait de la place pour quatre séquences le premier jour et une séquence le second jour, soit vingt *Étonnants Travailleurs*. Le choix s'est opéré en fonction des personnes inscrites, ou qui acceptaient de s'inscrire, toutes portées par l'idée de participer à une aventure, ou au moins à une initiative curieuse, à tenter.

1.2.4. Le lieu de la rencontre

Il fallait, pour y penser quelqu'un qui ait une focale autre que les habituelles rencontres autour du travail. Le lieu de la rencontre a été choisi pour soutenir et favoriser l'invention de la « forme », avec la certitude étayée par l'expérience que forme et contenu vont toujours de pair. La Dynamo de Pantin (proche d'un métro) est une ancienne usine (fabrication de sacs en toile de jute), aujourd'hui dédiée aux concerts du festival de jazz Banlieues bleues qui se déroule chaque année en Seine-Saint-Denis. En l'état, dans la salle elle-même, on voit des sièges-gradins en demi-cercle autour d'une scène qui n'est pas surélevée mais au contraire plutôt comme une piste. Agréable telle quelle, l'installation est éventuellement modulable. La salle bénéficie d'équipements audio et vidéo (un grand écran). On peut en outre déjeuner sur place dans un grand espace (« la nef ») aménageable. On peut aussi installer une exposition, mettre en place une vente de livres, bref, les équipements permettent de penser un événement à plusieurs dimensions.

Le choix d'une salle de spectacles, qui plus est vouée au jazz, a sans doute donné une dimension de « performance » à la rencontre, à la fois parce que les corps y étaient plus libres de bouger et plongés dans une atmosphère à la fois plus intime et plus chaleureuse, enveloppante, qu'une salle de conférences classique. L'absence de scène en surplomb était parfaite pour le projet. Au fil de sa préparation, l'événement s'est dépouillé de tout autre objectif que la prise de parole elle-même. Pas de vente de livres, par exemple, pour

ne pas se détourner de l'échange vivant et du moment d'invention que devait être E.T. Pas de comité de parrainage qui aurait mobilisé trop de forces au détriment de l'expérience à faire.

1.2.5. Le plaisir du projet

Dès la première réunion du groupe de fabrication, le nom¹¹ était trouvé, le lieu envisagé. Mais pas encore le reste. Le groupe s'est laissé porter par le désir d'organiser une rencontre joyeuse autour de la question du travail et de l'activité, persuadé que le travail dont on parle (relativement) beaucoup pour dire qu'on y souffre est également engageant, passionnant, difficile, drôle etc.

Les membres du groupe de fabrication, à partir de leur propre idée de l'activité, ont donc demandé à des personnes rencontrées au fil du quotidien, professionnel ou amical, plus ou moins proches, des rencontres de hasard ou professionnelles, de « témoigner » comme *Étonnant Travailleur*¹². Seul le plaisir de ce qui se construisait pouvait justifier que le groupe perdure, avec un sentiment de « gratuité » qui n'a pas peu compté, en ces temps où l'on fait tant de choses pour répondre à des obligations dont beaucoup n'ont pas de sens.

2. Pour penser l'activité on a besoin du corps

Pour accéder à une compréhension de l'activité, l'approche ergologique se propose de construire des « dispositifs dynamiques à trois pôles »¹³, c'est-à-dire des rencontres réunissant le pôle des savoirs issus de la pratique (ceux des « travailleurs »¹⁴), le pôle des savoirs « institués et disponibles » (ceux des disciplines universitaires)

¹¹ *Étonnants Travailleurs* est un évident hommage au festival du livre de voyage *Étonnants Voyageurs* qui se tient chaque année à Saint-Malo. Le « voyage » au cœur de l'activité double l'allusion.

¹² Au début, il a été question de tirer au sort les E.T. parmi tous ceux qui seraient présents. L'initiative n'est pas assez mûre pour cela. Il faudrait qu'il y règne une telle diversité que le tirage au sort ne puisse pas l'annuler.

¹³ Aux « pôles » ce sont bien sûr toujours des personnes en chair et en os.

¹⁴ « Travailleur » a une connotation, on le sait, qui dépasse la définition de « celui qui travaille ». Mieux vaudrait dire peut-être « Travaillant » On reste à « travailleur » pour ne pas éluder la question de l'inégalité dans la prise en compte des savoirs.

et le « pôle de l'exigence philosophique »¹⁵, qui incite les deux autres à la rencontre, ou à la confrontation fructueuse.

Dans la rencontre E.T., le pôle de l'expérience était le principal invité. Le pôle de l'exigence éthique s'est manifesté tout au long des échanges. Mais personne n'incarnait le pôle des savoirs institués. Il n'y a eu aucun discours théorique sur la question de l'activité ou du travail. Pas de « discipline du concept ». Ce rôle n'a été confié à personne et personne ne l'a endossé, alors que la salle comportait nombre de professionnels susceptibles de le faire. Sur ce plan, l'initiative était loin de la première idée qui envisageait un entrelacement entre des « témoignages » et des débats, idée abandonnée en cours de route, sans débat, parce que ne laissant pas assez de place aux *Étonnants Travailleurs* eux-mêmes.

Du point de vue de la recherche d'un espace tripolaire, E.T. était donc une initiative bancale, si l'on oublie que le dispositif à trois pôles n'est pas un modèle mais une matrice d'invention (Schwartz, 2000, p. 724). On peut y voir la conséquence logique du fait que nous n'avons pas organisé une manifestation scientifique. Mais réciproquement nous n'avons pas cherché à organiser une manifestation scientifique parce que celles-ci souffrent d'une autre forme de claudication. D'une forme classique de type colloque on peut se dire aussi qu'elle est bancale car le pôle de l'expérience y est rarement, sinon l'expérience de ceux qui étudient l'activité des autres. L'intention était explicitement de créer un espace dont les participants sortiraient avec une perspective plus claire sur ce que signifie le concept d'activité, sans que cela passe par des exposés conceptuels.

Nous opérerons ici un détour par la définition schwartzienne de l'activité, que nous avons en tête avant E.T., pour soutenir ensuite qu'on comprend mieux, par l'exemple vivant, de quoi parle le philosophe. Par « exemple vivant », nous entendons celui qui passe par la présence des corps. En ce sens, E.T. participe, me semble-t-il, d'un besoin de rencontres physiques dans une époque qui isole les corps les uns des autres en dématérialisant les relations. De nouveau

¹⁵ Où « philosophique » a le sens de « éthique », ce qui est en soi une conception de la philosophie comme pratique d'une éthique et non comme discours sur l'éthique. Le philosophe dit d'ailleurs plutôt exigence éthique ou exigence déontologique. On me permettra de préférer « philosophique ».

me vient la référence à Nuit Debout, et à quantité d'initiatives qui persistent à provoquer et à entretenir l'échange « en présentiel », échange inéliminable entre des corps parlants¹⁶.

Mais il y avait là une hypothèse sous-jacente, en ce qui me concerne : la culture écrite qui est désormais la nôtre laisse de côté trop d'intelligences qui ne sont pas convoquées à la discussion théorique. Que la conceptualisation ait besoin de l'écrit est incontestable, il en est même le lieu, mais elle ne peut se passer de l'élaboration progressive et collective que permet l'échange parlé. À condition que cet échange joue de son avantage possible : mettre en présence d'autres interlocuteurs que ceux qui sont déjà convoqués à l'écriture¹⁷.

2.1. L'activité comme synthèse

On trouve cette définition dans le texte déjà classique de Yves Schwartz sur « l'histoire culturelle du concept d'activité », à lire lentement :

« L'activité humaine est le processus dynamique et tendu qui tente d'articuler, toute vie durant, le traitement des limitations de toute forme de normalisation et la saisie des nombreuses opportunités pour vivre, en dépit de toute forme rigide d'hétéro-détermination » (Schwartz, 2007, p. 9).

Cette définition remplit de subtilités la formule décisive de Georges Canguilhem selon laquelle « tout homme veut être sujet de ses normes » (1947, p. 135). L'ayant lue plusieurs fois avant de la remarquer vraiment, je crois nécessaire d'attirer l'attention sur elle, quitte à m'autoriser un contestable exercice de paraphrase :

- « *Processus dynamique et tendu* » : l'activité est une histoire et une histoire pas facile ;
- « *qui tente* » : c'est une histoire qui a forcément ses échecs ;
- « *[qui tente] d'articuler* » : il est question de deux composantes (la connaissance et la vie chez Canguilhem, ou l'esprit et le corps dans un

¹⁶ Parmi lesquelles les Rencontres du travail ou les cafés ergologiques, mais nous pensons aussi à des initiatives qui n'ont pas forcément le travail comme centre de gravité.

¹⁷ Pour des références théoriques sur la place de l'oralité dans l'apprentissage, voir Jean-Pierre Terrail, 2009, dont le chapitre 5 : « Du langage à la pensée » (pp. 91-110).

autre lexique) qu'il n'est pas facile de penser ensemble, toute la tradition philosophique en témoigne ;

- « *toute vie durant* » : l'activité ne s'arrête jamais, cela fait signe à la perspective biographique¹⁸ ;

- « *le traitement des limitations de toute forme de normalisation* » : l'activité consiste à se confronter à des « normes » extrêmement diverses qui préexistent et qui nous enserrant (la notion de norme est l'une des difficultés principales de la définition ; elle vient, elle aussi, de Canguilhem) ;

- « *et la saisie* » : l'acte par excellence (il n'est pas indifférent que « saisie » s'applique à un geste de la main et à un geste de l'intellect) ;

- « *[la saisie] des nombreuses opportunités pour vivre* » : chaque mot mérite encore commentaire, l'idée générale est que nous sommes pleins de possibilités ;

- « *en dépit de toute forme d'hétéro-détermination* » : la vie est plus forte que les normes.

La précision schwartzienne fait merveille pour dire en quelques lignes que le mot « activité » doit et peut sortir de son indétermination pour être consciemment chargé de ce qu'il implique : des êtres qui ne subissent pas la vie, quelles que soient les apparences, mais plutôt qui « s'en débrouillent », qui s'y affrontent. Schwartz a énoncé d'autres définitions de l'activité, dans lesquelles on retrouve toujours la confrontation à des limites qu'il est toujours question de repousser. Dans le *Vocabulaire ergologique*¹⁹, élaboré avec Louis Durrive, on trouve celle-ci :

« *L'activité est un élan de vie, de santé, sans borne prédéfinie, qui synthétise, croise et noue tout ce qu'on se représente séparément (corps/esprit ; individuel/collectif ; faire/valeurs ; privé/professionnel ; imposé/désiré ; etc.)* ».

Là l'activité surmonte le dualisme inscrit dans nos représentations. Dans ce même lexique, au mot « arbitraire » :

¹⁸ C'est une des thématiques du travail philosophique de Lucien Sève. Entre Schwartz et Sève, un débat au moins latent, parfois explicite, existe depuis plusieurs décennies. Sève a formulé une réévaluation de la question du travail dans ses propositions (cf. en particulier, Sève, 2008, pp. 487-516).

¹⁹ Sur le site de l'institut d'ergologie (<http://www.ergologie.com>).

« [...] L'être humain en activité n'est ni libre de toute contrainte, ni déterminé comme un robot : il effectue sans cesse des arbitrages qui lui permettent à la fois d'obéir à une procédure et de la transgresser en tendant à faire à sa manière, dans l'ici et maintenant. Ces arbitrages supposent des critères plus ou moins conscients/individuels/formalisés. »

Là l'activité arbitre dans l'instant. Sous toutes ses formes, la définition, sans le dire de cette façon, s'inscrit contre la vision dominante de l'être humain si souvent représenté et « formulé » (mis en formule) en victime. Ce concept d'activité est à contre-courant d'une époque qui voit des victimes partout.

Sur le plan philosophique, Schwartz fait tomber la barrière entre le sujet agissant, classique depuis Kant, et le sujet pris dans les rets de la vie matérielle, tel que Marx en a plutôt ouvert la voie²⁰. Refusant implicitement ce dilemme, qui a occupé les débats philosophiques jusqu'à épuisement, entre un sujet libre de tout et un non-sujet libre de rien, il a mis de côté le concept de « sujet » au bénéfice d'un autre, celui de « corps-soi » :

« Le travail n'existe pas sans quelqu'un qui travaille. Difficile de nommer celui-ci sujet car cela sous-entendrait qu'il serait bien cerné, défini. Or, si l'activité est effectivement pilotée par quelqu'un en chair et en os, – elle s'inscrit dans des fonctionnements neuro-sensitifs tellement complexes qu'on n'en fait pas le tour – cette activité a, de plus, des prolongements qui débordent la personne physique. Sont sollicités et même incorporés, inscrits dans le corps : le social, le psychique, l'institutionnel, les normes et les valeurs [ambiantes et retraitées], le rapport aux installations et aux produits, aux temps, aux hommes, aux niveaux de rationalité, etc. Ce quelqu'un qui travaille – ce centre d'arbitrages qui gouverne l'activité [je souligne, CC] – peut ainsi être désigné corps-soi ou corps-personne »²¹.

Si en chaque être humain, un « centre d'arbitrages [...] gouverne l'activité », cela signifie que l'activité est ce qui définit un être humain. Schwartz est porteur d'une théorie anthropologique, fondée sur l'idée que l'être humain est un « être d'activité ». De cette

²⁰ En fait, cette barrière n'existait pas chez Spinoza. On peut quand même dire que c'est un grand classique de la philosophie.

²¹ Définition du « corps-soi » in Durrive L. et Schwartz Y. Proposition de « vocabulaire ergologique », 2001.

phrase d'un ajusteur : « *jamais un ouvrier ne reste devant sa machine en pensant : je fais ce qu'on me dit* » (Schwartz et Faïta, 1985, p. 233), qui confirmait la définition par Canguilhem de la vie-activité comme opposition à l'inertie, Schwartz a fait une philosophie. L'être humain n'est jamais passif mais il est « traversé par des débats de normes », c'est-à-dire qu'il se demande toujours *quoi faire*. C'est pourquoi Schwartz parle d'une « dramatique d'usage de soi », l'être humain étant en permanent débat avec lui-même, fût-il inconscient et inaperçu.

Grâce au pari d'un philosophe, cette perspective sur l'être humain, être actif par nature donc, installe « l'activité » comme possible objet de rencontres et de confrontation, là où pourrait tout autant régner (comme c'est le cas pour le langage) une souveraine indifférence entre approches disciplinaires. Toutes peuvent contribuer à définir à la fois les limites, les bornes auxquelles se confrontent les humains, et ce qu'ils mettent en œuvre pour les déplacer.

Mais ce n'est pas si simple, car cette idée que « activité est un concept passe-muraille », ou concept nomade, est seulement l'indice des écarts qui se produisent d'un mot « activité » à l'autre. Sur ce concept se rejoue la spécificité de l'approche philosophique par rapport à celles des sciences humaines, dans une période, qui plus est où la philosophie n'est pas très vaillante.

Si l'intérêt pour l'activité croit dans diverses disciplines, avec des définitions plus ou moins convergentes, qui s'empruntent plus ou moins les unes aux autres, c'est souvent sans remarquer que le concept clinique d'activité peut manquer d'un soubassement anthropologique assumé, c'est-à-dire d'une définition qui vaille pour tout être humain²². Les sciences humaines décrivent (utilement) ce qui se passe

²² C'est-à-dire nécessairement discutable. Durrive (2015) dit fort justement qu'une norme ne vaut comme telle que si elle n'a pas l'évidence d'un fait, c'est-à-dire s'il y en a une autre possible. Louis Durrive, abordant l'ergologie comme « expérience des normes », parle d'un « couple initiative et contrainte [qui] caractérise la relation entre l'homme et son milieu » (p. 17). Il me semble sentir dans son propos général un déplacement de « activité » à « initiative », un terme qui connote une prise de décision, que je ne suivrai pas sans discussion. « Etre en activité [...] cela signifie lutter contre la passivité –ou encore offrir une résistance à ce qui nous résiste » (p. 17). « Etre en activité » veut-il dire la même chose que « être un être d'activité » ? Je ne crois pas, et j'ai envie de dire, en suspens, « je ne le sens pas comme ça », à la manière du langage parlé. Durrive me semble mettre l'accent sur l'acte plus que sur

dans l'activité, complexifiant peu à peu les modèles, mais la meilleure des descriptions n'atteindra jamais le cœur de l'énigme : les micro-choix qu'effectue le corps-soi.

2.2. L'activité comme lieu d'épreuve

Ce sont ces micro-choix que nous avons l'ambition de faire venir sur la scène de la Dynamo. Avions-nous su expliquer à nos interlocuteurs, avons-nous compris nous-mêmes, ce qu'est un « débat de normes » ? Chacun a bien senti que tout le monde n'a pas investi la « commande » de la même manière. Reflet des diverses manières de demander, et des diverses manières de comprendre.

Le Groupe de fabrication était confiant dans le fait qu'au fil des interventions pouvait être rendu visible ce qui habituellement ne l'est pas, le fait que nous réalisons en permanence des choix qui restent inexpliqués, souvent même inconscients de celui qui les réalise, mais renvoient à des engagements profonds. L'aspect le moins garanti était que nous soyons capables de convaincre des personnes très diverses de l'intérêt de l'exercice, tant du côté des intervenants que des discutants. Le milieu scientifique par définition s'entraîne à mettre à distance l'expérience individuelle. Le milieu politique ou syndical produit des discours généraux, englobants. Le milieu professionnel parle toujours des autres. A tous et à chacun il était demandé de sortir de cet abri et de retourner le regard vers sa propre activité.

2.2.1. Dans l'échange parlé²³, les corps sont moins faciles à oublier

Dans la foulée de ce qu'en a écrit Gilbert Conil réfléchissant à sa propre intervention (Op. cit., 2015), on peut dire que, plus que les micro-choix eux-mêmes, ce qui a émergé ce sont les effets des micro-choix sur les corps. Les E.T. ont souvent apporté les souvenirs ou les traces d'une émotion, d'un moment de saisie : le corps qui prend le contrôle pendant une intervention, l'effondrement passager (« *en sortant de la réunion, j'ai pleuré et je me suis dit que j'avais fait*

l'activité, malgré l'effort contraire lorsqu'il dit de l'activité qu'elle « désigne [...] toute l'épaisseur et la continuité de l'acte, sa durée réelle en situation » (p. 84).

²³ On parlera plus couramment d'échange oral mais je suis la différence que fait Henri Meschonnic, penseur du langage, entre oral et parlé, montrant que l'oralité correspond à l'organisation subjective du discours et se trouve donc présente également dans l'écrit (par exemple, Meschonnic, 2006, p. 277 et suiv.).

l'erreur de ma vie»), la solitude intense de celui qui attend une réponse qui ne vient pas, la surprise d'une remarque reçue (« *tu es allée chez le coiffeur ? ; « tu n'es pas un bon patron tu ne donnes pas d'ordre* »), la force d'un livre qui « s'est imprimé [en nous] », le regard échangé qui vaut décision partagée, le soulagement du « *je m'en fous* » qu'on s'autorise parfois, la confiance en soi qu'on n'explique pas (« *j'ai l'œil pour le défaut* »), le soudain emballement de l'écriture après des heures de malaxage d'un texte, la perplexité de celui qui veut apprendre devant l'absence de modèle unique, etc. « Des moments vivants » dira le premier intervenant qui, dans la dernière ligne séquence, prendra la parole pour dire ce qu'il retient de ces journées.

L'effet saisissant de cette journée et demi, je le vois dans le cumul de ces courts moments qui engageaient tous peu ou prou l'émotion ou les sens. L'absence (recherchée) de longs discours, le roulement des questions venant de voix différentes, le fait de parler au ras de sa propre intimité faisant contagion même dans les questions, la très grande diversité d'approches sensibles, nous ont fait baigner dans un rythme paisible et vif à la fois de paroles prononcées dans une parfaite ambiance d'écoute. On sentait parfois la salle entière saisie par l'émotion. Comment rendre compte de ce moment où l'espace d'une seconde tout le monde attend qu'une phrase retombe avant l'éclat de rire général. Significatif aussi, que personne n'ait calé devant la prise de paroles, bien que tous n'aient pas été, loin de là des habitués du discours. Cela signifie que personne n'a eu l'impression d'avoir été piégé dans un projet qui lui échappait. Comme si tout le monde avait le sentiment d'apporter sa pierre, ce qui était le cas.

On n'était certes pas dans l'analyse de l'activité mais dans la restitution par le langage d'un « éprouvé », l'évocation d'une épreuve, d'une *épreuve*. Le fait de devoir parler brièvement empêchait de noyer l'épreuve dans un récit qui l'aurait affaibli ou masqué. Ce n'était pas suffisamment précis, parfois, pour qu'il n'y ait pas des tentatives de justification de telle ou telle façon de faire, des envies de contextualiser, qui enrobaient le fragment. Mais chacun a, comme il a pu, fait l'exercice de dire en quelques phrases « *quelque chose qui lui importe* ».

Des preuves de débats de normes il y en a eu, telle cette élue d'un Comité d'Hygiène, de Sécurité et Conditions de Travail (CHSCT) qui dit avoir rompu volontairement avec le style de son prédécesseur, ou ce chercheur disant l'écartèlement entre le fait de se concentrer sur un objectif de recherche atteignable mais inutile ou sur un objet qui l'entraînera dans le vertige de ne pas trouver, mais ce n'était pas la majorité des cas. Pourtant si le choix (le « débat de normes ») n'était pas visible, pas audible, si donc l'on était loin de la « commande », on pouvait sentir que ce qui était dit tenait à cœur de l'*Étonnant Travailleur*. Peut-on dire qu'il/elle ne parlait pas d'activité, ou que l'activité est au cœur de tant d'enchevêtrements qu'elle peut se capturer à différents endroits ?

À la réécoute certaines correspondances s'entendent. « *Il y a quelque chose à définir derrière le fait de se concentrer* » ; « *J'ai la vue du défaut mais je ne sais pas évaluer...* » ; « *C'est un truc que j'ai jamais compris* » ; « *Je ne sais pas pourquoi mais je sais qu'il ne faut pas manger des bananes avant un concert* » ; « *Pourquoi est-ce que je dis "ça marche" ?* », toutes situations dans lesquelles l'*Étonnant Travailleur* fait surgir l'inexpliqué. Dans la séquence de bilan, il a été dit que beaucoup d'interventions parlaient de la transmission, sans exemples à l'appui. Il faudrait pouvoir se rendre compte aussi, si le collectif ou les « *combats par lesquels [on] existe* » étaient si peu présents dans les interventions, ou si seulement, ils apparaissaient sous un autre jour.

Il y faut la réécoute, car, pendant l'évènement, il eut fallu être subjectivement en dehors de son déroulement pour relever les correspondances (comme on fait des observations en analyse du travail). On ne peut pas être subjectivement à l'extérieur de l'évènement et être partie prenante de ce qu'il s'y produit.

2.2.2. La mise en réciproque

Tout le monde s'est dit plus riche de quelque chose au sortir de la rencontre mais, soyons lucide, c'est le cas dans n'importe quel rassemblement d'intelligences. La richesse dont on parle ici est humaine et non épistémique. Elle me semble provenir largement d'une diversité que n'avions pas conscience d'avoir réussie avant de la ressentir nous-mêmes : une jeune menuisière, un chercheur en

physique théorique, une secrétaire de CHSCT dans le secteur de l'enseignement, un saxophoniste, une professeure participant à un programme de recherche sur « activité de travail et subjectivité », une chargée de relations publiques dans un théâtre, un étudiant en sociologie de travail en stage dans un centre de tri, un ergonome dans une entreprise où travaillent des compagnons, une éditrice, une chanteuse, un ingénieur choisissant d'évoquer des activités bénévoles, un postier construisant un dispositif d'écoute, une éducatrice spécialisée, un patron de petite entreprise, un accompagnateur de randonnée, une infirmière, un représentant du personnel dans le feu de l'action, un écrivain, etc. Encore la désignation ne rend-elle pas compte du moment qu'ils ont choisi, des modes d'expression évidemment divers, ni du répondant de la salle, très active dans les questions, les réflexions. Il est en tout cas certain qu'il n'existe guère d'initiatives dans lesquelles un professeur d'université et une menuisière sont appelés à faire le même exercice et provoquent l'un et l'autre la même intensité d'écoute.

Nous en avons retiré de multiples « savoirs », à la mesure de nos « insavoirs » respectifs. Savoirs investis ? Savoirs institués ? Comment... savoir ? Ainsi, par exemple, je pensais avant E.T. qu'un menuisier était quelqu'un qui travaillait le bois. Ce n'est peut-être pas très utile et j'aurais pu l'apprendre ailleurs. Mais la rencontre porte ce beau nom parce qu'elle a permis qu'une quantité d'informations nous parviennent par le biais du fait que quelqu'un est concerné. C'est cela qui s'écoutait. Et chacun a dû retenir, réciproquement, ce qui le touchait pour des raisons qui n'appartiennent qu'à lui. « *L'activité ça laisse des traces physiques* » (chercheuse en neurosciences) ; « *l'oreille humaine n'entend pas la contrebasse* » (musicien) ; « *dans l'aéronautique on appelle encore les ouvriers des compagnons* » (ergonome).

Tout n'était pas consensuel, loin de là. Cet entrepreneur qui explique qu'il a mis trois ans à obtenir que le technicien ne passe plus par le bureau le matin. Tout ce que la salle contient de professionnels de l'analyse du travail frémit mais écoute ce propos venant de quelqu'un qui cherche ce que c'est que d'être un « bon patron ». Ce n'est pas de la bienveillance, c'est l'exercice difficile de faire que celui qui parle pour réfléchir le fasse en confiance. La jeune

menuisière explique qu'elle est chargée de trier les « bonnes poignées » et elle aime cette mission. C'est demander à un salarié de juger le travail d'un autre, s'inquiète un E.T. qui est également militant. On entend l'écart une autre fois, par exemple, lorsqu'au récit du malaise de l'enseignante surgit la question « mais pourquoi les appelez-vous des élèves et non des étudiants » ? Dans les décalages de préoccupations, il y a une énorme source de « mal-entendus ». Chacun écoute sans pouvoir s'arracher complètement à son propre univers de préoccupations. Le temps qu'il faut pour cheminer l'un vers l'autre, car : « *Comme il est difficile de s'accorder, lorsque deux personnes suivent des principes différents, sur une question qui dépend de beaucoup d'autres !* » (Spinoza, p. 309).

Mais les effets potentiels de déplacement sont nombreux : constater que si l'on s'entraîne à voir sa propre activité, on peut mieux comprendre que les autres sont, eux aussi, animés de débats difficiles ; réaliser que comprendre intellectuellement la notion de débat de normes ne signifie pas qu'on sait en repérer la trace ; s'apercevoir que ce n'est pas parce qu'on travaille sur le travail qu'on sait parler de sa propre activité ; s'entraîner les uns les autres, pour s'entraîner tout court, à saisir ce qui dans le quotidien intéresse peu les autres, une explication sur nos façons de faire ou de ne pas faire ; mesurer la difficulté de voir chez les autres pourquoi ils font tel ou tel choix.

3. Explorer pour comprendre

Ce qu'élabore Yves Schwartz sous le nom, désormais, d'anthropologie de l'activité est une façon de dire que nous sommes, dans son vocabulaire, tous « des semblables » ; tous égaux, dirai-je pour ma part, devant l'impossibilité de ne pas être « sujet de nos propres normes ». Dans un monde qui n'en finit pas de nous renvoyer à notre impuissance supposée, c'est une affirmation renversante, la plus renversante qui soit. Alors peut-on la vérifier dans le quotidien ? Et n'y a-t-il pas un enjeu essentiel à produire de ces situations où on le vérifie ?

L'approche ergologique doit inventer des formes pour cela, parce qu'il est vital, pour elle, que la parole soit partagée. Réciproquement, s'il existe si peu d'invention des formes dans le

monde universitaire ou politique c'est que cet enjeu n'en est pas un dans la plupart des cas. Raison pour laquelle invoquer le peu d'importance de la forme cache en fait qu'on ne veut rien changer sur le fond²⁴. Trouver les moyens que la parole circule aussi largement que nécessaire n'est pas une question de forme mais de cohérence.

Dans un entretien récent à Médiapart, le philosophe Jacques Rancière dit ceci :

« C'est très difficile aujourd'hui de remettre en marche l'égalité. Je n'ai pas plus d'imagination que d'autres, mais je pense que c'est là que le problème se pose. On garde encore souvent l'idée que, plus il y a d'oppression, plus il y a de résistance. Mais les formes d'oppression qui nous gouvernent créent non pas de la résistance, mais du découragement, un dégoût à l'égard de soi-même, le sentiment qu'on est incapables de faire quoi que ce soit. Alors on peut bien dire que la Nuit Debout fonctionne en vase clos et se berce d'illusions, mais sortir du découragement demeure fondamental. »²⁵.

Le message que je reçois de Nuit Debout (mais aussi de *Étonnants Travailleurs*) est à l'inverse de ce que dit Rancière : cette rencontre obstinée soir après soir me paraît le signe que les « formes d'oppression qui nous gouvernent » ne parviennent pas à étouffer le sentiment que « on vaut mieux que ça ». Nuit Debout ce n'est pas fait « pour sortir du découragement », c'est fait pour montrer qu'on n'est pas découragés. N'est-ce pas la définition même de la jeunesse, qui n'a pas entièrement à voir avec l'âge (et de fait il y a des « anciens », Place de la République et sur toutes les places Debout) que de ne pas connaître le découragement, au fond ?

Mais il faut tendre le miroir pour que chacun voie en lui-même ce qui est debout. Tout ce qui sert à inventer, à (se) parler, à rencontrer ce qu'on ne rencontre pas dans nos couloirs respectifs, à cultiver l'étonnement, concourt à cela. Ça sert à produire des étincelles de petits bonheurs, d'instant de joie de vivre, de concentration à écouter l'autre. À réaliser que la disponibilité est aussi une valeur²⁶,

²⁴ Je renvoie de nouveau à l'article de Gilbert Conil.

²⁵ Jacques Rancière : « La transformation d'une jeunesse en deuil en jeunesse en lutte », article publié le samedi 30 avril 2016

²⁶ Une valeur n'est pas intemporelle, elle vient d'un processus de valorisation/dévalorisation inscrit dans l'histoire individuelle et collective.

singulièrement nécessaire en ce moment. C'est modeste, non pas parce que la période demande de la modestie mais parce que l'approche de l'humain en demande. Je soutiendrai plus facilement aujourd'hui, après la belle intensité de la première édition *d'Étonnants Travailleurs*, qu'on a besoin de cet espace. Et l'actualité me le confirme.

Cependant, lorsque le groupe d'organiseurs du *happening* a eu l'intention de produire un document sonore permettant de faire entendre quelque chose du résultat, il s'est heurté à la crainte classique de la réduction. Comment faire ressortir en quelques minutes audio-phoniques l'essentiel de ce qui s'est passé, alors qu'il n'est pas facile de savoir « ce qui s'est passé », hormis le plaisir de l'événement à la hauteur du plaisir de le préparer. Un tel document appelle le temps long de la réécoute pour mieux entendre. Nous avons choisi de reproduire (pas reproduire) l'événement pour en retrouver le plaisir et pour savoir aussi ce que nous avons fait. Et nous appelons de nouveaux E.T. à participer à ce chantier, à chercher avec nous : comment saisir l'activité *en* nous, au sens qu'a le verbe « saisir » dans l'art culinaire ?

Annexe

L'appel *Étonnants Travailleurs – voyage au cœur de l'activité*.

« Étonnants Travailleurs » propose, de façon originale et conviviale, de mettre en scène le travail, et plus largement l'activité humaine, dans leur complexité. En effet, travailler ce n'est pas seulement appliquer des consignes, des procédures, des théories... pour personne, dans aucun métier, dans aucun domaine. D'abord parce que ces consignes ne peuvent jamais complètement anticiper les situations telles qu'elles vont vraiment se passer pour nous. Mais surtout parce que chaque travailleur, quelle que soit sa tâche, y met son histoire personnelle, son intelligence, son expérience, ses émotions, ses relations aux autres... et parce que chacun est unique. Quand on travaille, en toutes circonstances, on pense, on ressent, on invente, on évalue, on fait des choix, on trouve des solutions pour surmonter les obstacles. « Étonnants Travailleurs » rassemblera des acteurs du travail au sens large : travail industriel, agricole, administratif, artistique, de service,

de recherche... mais aussi universitaire, bénévole, de recherche d'emploi, de création d'entreprise... et leur donnera l'occasion de venir parler d'un « morceau », d'un moment de leur activité. Venus de tous milieux, porteurs d'expériences différentes, évoquant ce moment de façon drôle ou saisissante, inattendue ou décalée, nous réfléchissons ensemble à construire des passerelles entre ces questions au cœur du travail : le langage, l'activité, la production des savoirs... Nous composerons un récit qui raconte un voyage : celui de ces étonnants travailleurs, un récit qui nous démontre que le travail est, véritablement, une question philosophique !

Références bibliographiques

CANGUILHEM, G. (1947), « Milieux et normes de l'homme au travail », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 3, p. 120-136.

CONIL, G. (2015), « Le bonheur des commencements », *Ergologia*, n° 14, p. 149-167.

DURRIVE, L. (2015), *L'expérience des normes. Comprendre l'activité humaine avec la démarche ergologique*, Toulouse, Octarès Éditions.

DURRIVE, L., SCHWARTZ, Y. (2009), « Vocabulaire ergologique », dans *L'Activité en Dialogues. Entretiens sur l'activité humaine* (II), Toulouse, Octarès Éditions, p. 253-260. Ou <http://ergologie.com>

HARRISON, J., (2002), *Aventures d'un gourmand vagabond*, Christian Bourgois Éditeur.

MESCHONNIC, H., (2006), *La rime et la vie*, Paris, Gallimard, (Verdier, 1989).

RANCIERE, J. (2016), « La transformation d'une jeunesse en deuil en jeunesse en lutte », entretien avec Joseph Confavreux publié le samedi 30 avril sur le site de Médiapart.

SCHWARTZ, Y. et FAITA, D. (1985), *L'homme producteur*, Paris, Messidor/Éditions Sociales.

SCHWARTZ, Y. (2000), *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès Éditions.

SCHWARTZ, Y. (2007), « Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité », revue électronique @activités, vol. 4, n° 2.

SCHWARTZ, Y. (2014) « Où se trouvent les réserves d'alternative ? Travail et "projets-héritages" », Séminaire Fondation G. Péri, 2 avril, <http://institut.fsu.fr/Ou-se-trouvent-les-reserves-d-alternatives-Travail-et-projets-heritages.html>.

SCHWARTZ Y. et DURRIVE, L. (2009), « Manifeste pour un ergo-engagement », dans *L'activité en dialogues. Entretiens sur l'activité humaine* (II), Toulouse, Octarès Éditions, p. 221-249.

SÈVE, L. (2008), *Penser avec Marx aujourd'hui*, Tome II, *L'homme ?*, Paris, Les Éditions La dispute, Coll. Philosophier.

SPINOZA, B. (2010), *Correspondance*, Traduit du latin, présenté et annoté par Maxime Rovère, Paris, GF n° 1438.

TERRAIL, J.-P. (2009), *De l'oralité, essai sur l'égalité des intelligences*, Paris, Les Éditions La Dispute, Coll. L'enjeu scolaire.